

« Allez vous étudier vous-même »

Robert Lévesque

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2019). « Allez vous étudier vous-même ». *Spirale*, (269), 6–9.

ROBERT LÉVESQUE

« Allez vous étudier vous-même »

Dans sa *Monographie de la presse parisienne*, parue en 1843, Balzac n'y allait pas de main morte avec les tenants et les abrutissants de ces messieurs de la critique (il n'y avait alors pas tellement de dames, heureusement pour elles). Dans la situation lamentable, qui se prolonge, de la pratique de la critique dans les grands médias papier-radio-télé au Québec, que tout le monde sait anémique (c'est devenu une scie que de le dire), où il n'a pourtant pas manqué de table ronde et de show de chaises pour poser la question (et de ce fait, y répondre) de sa complaisance et de sa faiblesse, c'est un Balzac qu'il faudrait pour s'amuser un brin et rire beaucoup avec les catégories que l'auteur de *La comédie humaine* avait répertoriées.

Par exemple, le « Rienologue », qui est quelqu'un d'assez franchement illettré et qui, impuissant à se hausser du col, se fait vulgarisateur et avec qui l'ennui est absolument garanti si jamais on se prenait à l'écouter ou à le lire – ne vous attendez pas à ce que je nomme ici tel ou telle soi-disant critique du cru qui correspondrait aux définitions balzaciennes, ils se reconnaîtront eux-mêmes, en tout cas Dieu reconnaîtra les siens. Nous avons des « Rienologues » si nombreux qu'ils se perdent dans leur foule...

Il y avait aussi, dans la monographie de Balzac, celui qu'il appelait, allez savoir pourquoi, « le jeune critique blond » et qui a la particularité assez semblable de parler des arts, les uns et les autres, un jour un roman, le lendemain un tableau, et demain une pièce de théâtre, sans rien en savoir. M'est avis qu'ils ne sont pas tous blonds, ceux-là et que les filles (puisque'on n'est plus au temps de Balzac) font nombre dans ce style du parler de tout sans rien savoir – non, vous dis-je, vous ne trouverez dans cet article aucun nom connu de vous, si bien connu de vous...

Le « Thuriféraire », lui, au *xix^e* comme aujourd'hui au *xxi^e* siècle, était, comme l'écrivait le romancier des *Illusions perdues*, un « préposé aux éloges », jadis maniant de sa plume le rond-de-jambe, maintenant le sourire toujours avenant face à la caméra, si content d'être là et de dire comment tout le monde est content d'être là sans même avoir demandé au monde son avis. Celui-là, celle-ci, travaillant plus souvent qu'autrement pour la télévision publique, sont d'une totale prévisibilité, et on se demande à quoi ils servent (vendre des tickets à la criée serait un métier plus honnête qui leur conviendrait nettement mieux). Balzac les haïssait particulièrement, les thuriféraires, et il savait très bien, par ses relations, qu'un artiste véritable, toujours, leur préférera un Éreinteur, pis un Tueur, de sorte qu'il n'ait

Comme il était philosophe, le cher Diderot des Lumières soutenait que les critiques, pour «*perdre la haute opinion qu'ils ont d'eux*», devaient commencer par «*sortir de leur cahute*» et «*aller s'instruire*».

pas l'impression d'avoir joué devant une caisse vide. «*On aime mieux*», expliquait-il, «*recevoir un coup de cimeterre que de périr entre deux matelas de ouate.*»

Je me souviens qu'une comédienne de théâtre, du temps naguère où j'exerçais la critique dramatique au *Devoir*, m'avait dit un soir de scotch qu'elle préférerait de beaucoup se faire descendre par moi que monter aux nues par – non, pas ce nom ! Oui, mais il n'est plus dans le métier, il donne dans la biographie de vedettes du hockey et de la chanson... – suffit, non ! Du même genre de tapis critique, il y a celle qui a fait preuve d'assez de lucidité et de courage en quittant la salle de rédaction du journal *La Presse* pour aller bouloter dans un garage, mécanicienne qu'elle est devenue, mais je ne vous dirai pas son nom à elle non plus !

Du temps de Balzac, beaucoup plus que du nôtre, il y avait aussi ceux que le romancier de *La peau de chagrin* nommait simplement «*les critiques de la vieille roche*», et ceux-là, on sentait qu'il les détestait un peu moins ; il les décrivait consciencieux, attentifs, lourds, prenant tout leur temps pour réfléchir, pour écrire sans se presser, refaire leur devoir, à tel point que «*leur critique arrive quand on a oublié le livre*»... Il les appelait aussi des «*chanoines*», ceux-là... J'en ai connu quelques-unes, de ces vieilles roches d'ici, au sortir de la Révolution tranquille : ils sont tous morts aujourd'hui ; je me souviens d'être allé aux funérailles d'un des derniers, un matin à Outremont... Et puis l'ultime trépassé, le dernier de sa caste, n'a même pas eu droit à des obsèques... Il semble qu'il n'y a que son chien qui aurait eu de la peine.

Bien avant Balzac, Denis Diderot se gaussait gaiement lui aussi des critiques, car il faut dire que, de tout temps, le grand et essentiel métier de Sainte-Beuve, s'il se trouve parfois exercé par des maîtres ou, mieux, des artistes (tels Jules Lemaître, qui

portait bien son nom, ou Rinaldi, qui était Corse, Kael, qui querellait si bien, ou Cournot, la délicatesse du trait, et Basile, le fin futé de la remarque), a toujours eu plus que son lot de jeunes linottes, de faux-culs et de vieux chaussons – notre problème à nous, en 2019 au Québec, c'est le manque de maîtres. Dommage pour Lesage, car nous n'avons pas, nous n'avons plus de «*maîtres chez nous*».

Ce constat fait, s'agissant de la grande presse papier-radio-télé québécoise, où l'amateurisme et la médiocrité s'acharnent à s'encroûter (entre nous, heureusement qu'il y a les revues aux maigres tirages et qui ont de bons os), amusons-nous un brin avec Diderot, qui aimait les abricots (il en réclama un juste avant de mourir) et qui, dans un texte de 1758, décrivit la critique comme un solitaire vivant au fond d'une vallée que des collines environnent de toutes parts, cet espace étant son univers dans lequel (et je le cite) «*en tournant sur un pied, et parcourant d'un coup d'œil son étroit horizon, il s'écriait : Je sais tout, j'ai tout vu.*»

Comme il était philosophe, le cher Diderot des Lumières soutenait que les critiques, pour «*perdre la haute opinion qu'ils ont d'eux*», devaient commencer par «*sortir de leur cahute*» et «*aller s'instruire*». «*De la lime et du temps*», voilà le beau conseil qu'il donnait tant aux auteurs qu'aux critiques. Ce qu'il écrivait au XVIII^e siècle va nous servir ici grandement, car Diderot est moderne. C'est Gide, je me souviens, qui disait qu'après avoir parcouru plusieurs journaux le matin, il lisait ensuite quelques pages de Diderot, et alors il s'exclamait : «*Là est l'actualité.*» Dans Diderot !

Et que suggérait l'auteur de *Est-il bon ? Est-il méchant ?* dans ce texte de 1758 ? «*Allez vous étudier vous-même*»... Il donnait l'exemple d'Ariste, qui avait beaucoup étudié, qui avait 40 ans,

qui se promenait seul et s'entretenait avec lui-même, songeant qu'il n'aurait pas de réponse si quelqu'un, le rencontrant, lui demandait : qu'est-ce que le vrai, le bon et le beau ? Après un long entretien avec lui-même, où il reconnaissait qu'il n'y a peut-être pas dans l'espèce humaine deux individus qui aient « *quelque ressemblance approchée* », que tout dans l'organisation générale « *a ses variétés* », que dans un même homme tout est « *dans une vicissitude perpétuelle* », qu'un homme idéal est « *impossible à former* », que l'on n'est jamais dans un instant ce que nous étions dans un autre, Ariste, écrit Diderot, « *conçut qu'il avait encore beaucoup à apprendre* ».

Plus terre à terre, mais aussi illuminé mentalement que l'amateur d'abricots, le romancier de *Demain dans la bataille pense à moi*, Javier Marias, s'est permis d'établir quelques « règles du jeu » au sujet de la critique, la littéraire et la cinématographique, estimant que celles-ci, dans son pays, l'Espagne, étaient « *dans un état lamentable* ». Son texte, paru dans *Littérature et fantôme* en 2001, sous le titre « La très critique critique », laisse à penser que, là comme ici, un réel problème occidental existe dans l'honnête et l'importante pratique du métier de critique.

Marias écrit entre autres ceci, et c'est comme s'il lisait notre grande presse écrite et écoutait ces émissions de gaz hilarant que sont *Plus on est de fous, plus on lit* et le mal titré *Esprit critique*, où il n'y a ni esprit ni critique. Lisons-le : « *Les critiques doivent être sincères. C'est à coup sûr la plus grande de toutes les évidences, et aussi la moins respectée. Il faut qu'ils gardent bien présent à l'esprit que feindre du goût pour ce qu'ils méprisent, ou de la réprobation pour ce qu'ils estiment, est extrêmement difficile, il faut être un véritable artiste pour y parvenir. En d'autres mots, ils doivent savoir que l'éloge mensonger est perçu comme dépourvu de sincérité, de même que la condamnation forcée est perçue comme forcée. Il y a des critiques semées d'éloges que le lecteur sait routinières et creuses, dictées, et il y en a pleines d'injures que le lecteur sent artificielles ou induites, plaquées, et même commanditées. Ces critiques ne sont pas seulement corrompues, elles sont surtout inutiles. Un critique peut ou non être préparé, voir juste ou se tromper, être un lynx ou un imbécile. Mais il faut qu'il dise ce qu'il pense, car si ce n'est pas le cas – et cela l'est si peu souvent que c'est scandaleux –, sa critique n'a pas d'intérêt, elle ne trompe même pas, elle est mort-née.* »

Dans un vif entretien d'avril dernier entre Patrick Kechichian (quelle syllabe finale pour un critique !) et Michel Crépu (quel nom pour un chercheur de poux !) où ils échangeaient à savoir si Jean-Pierre Richard, qui venait de mourir, était un « essayiste » ou un « critique littéraire », Crépu, dans son blogue à l'enseigne de la NRF, admettait qu'idéalement on devait être les deux, ce que je crois. « *M. Kechichian a bien raison de monter au créneau pour défendre le critique alors même que chaque semaine présente des signaux inquiétants d'ailleurs indéchiffrables, de réseau social en réseau social, où le sort d'un roman ne dépend plus que de l'humeur torve d'un mauvais coucheur qui ne sait pas comment tuer sa journée.* » Et il ajoutait : « *Mais ne pleurons pas le temps où Angelo Rinaldi apportait sa chronique à L'Express comme un marmiton porte à bout de bras le civet de lièvre juste chassé de la veille. Il est trop tard pour ramener à la poupe l'un de ces marins de tempête qui n'hésitait pas à braver les préjugés, comme l'était Rinaldi.* »

Ce « *Il est trop tard* » m'inquiète grandement, monsieur Crépu. Il faudra pleurer un jour prochain, mais, pour l'heure, entre nous, qui sommes du bâtiment, permettez-moi tout de même d'assurer notre tempérament et de vous signaler que vous vous emmêlez un peu les pinceaux métaphoriques car, dites-moi, ce Rinaldi, il était marmiton ou marin ?

